

brun sombre. Entre les rochers et dans les cassures poussaient çà et là des herbes vigoureuses.

Au moment où je levai les yeux vers les parois presque verticales, j'éprouvai une étrange sensation au creux de l'estomac. Ces falaises de plusieurs centaines de mètres de haut me donnaient l'impression de se réfermer sur moi. Le soleil était juste au-dessus de nous, légèrement au sud-ouest.

« Mets-toi debout », ordonna don Juan tout en plaçant mon corps face au soleil. Puis il me dit de fixer du regard les flancs de la montagne juste au-dessus de moi. Le spectacle était prodigieux. L'impressionnante épaisseur de la coulée de lave excitait mon imagination. Je pensai à l'énormité du phénomène volcanique qui avait dû la libérer. A plusieurs reprises je balayai attentivement du regard les flancs du canyon, de haut en bas. Je m'absorbai dans la multitude des couleurs de ces falaises. Il y avait toutes les nuances imaginables. Des taches de mousse grise ou de lichen parsemaient tous les rochers. Juste à la verticale le soleil faisait naître les reflets les plus chatoyants en frappant les arêtes brillantes de la surface de lave.

Je fixai une région de la montagne qui réfléchissait la lumière du soleil. L'intensité du reflet diminuait au fur et à mesure que se déplaçait le soleil et finit par disparaître.

Je regardai de l'autre côté du canyon et y découvris une aire semblable. Les réfractions de la lumière y étaient extraordinairement attrayantes ainsi que je le dis à don Juan. Je localisai une autre tache de lumière, une autre encore, et ailleurs encore une autre, cela jusqu'à ce que le canyon fût entièrement marqué de larges taches lumineuses.

Un étourdissement me saisit, et je m'aperçus alors que même en fermant les yeux je continuais à voir les brillantes lumières. Je pris ma tête à deux mains et voulus ramper sous la falaise, mais don Juan m'em-

poigna fermement au bras et m'ordonna de regarder les flancs des montagnes pour essayer de localiser des endroits sombres dans les zones lumineuses.

Je n'avais aucune envie de regarder. Ces reflets me faisaient mal aux yeux. Ce que j'éprouvais, confiai-je à don Juan, était comme lorsqu'on regarde une rue à travers une fenêtre par un jour ensoleillé, et qu'en suite on voit partout le cadre de la fenêtre comme une silhouette noire.

Il secoua la tête d'un côté à l'autre puis rit sous cape. Il lâcha mon bras et nous nous assimes à l'ombre de la falaise qui nous surplombait.

Je notai ce qui m'était arrivé et mes impressions des environs lorsque, après un long silence, don Juan déclara d'un ton dramatique :

« Je t'ai amené ici pour t'enseigner une chose. »  
Il fit une pause.

« Tu vas apprendre à *ne-pas-faire*. Il est préférable que nous en parlions puisque avec toi il n'y a pas d'autres moyens d'agir. J'ai cru que tu arriverais à *ne-pas-faire* sans que j'aie à intervenir. Je me trompais.

— Don Juan, j'ignore de quoi vous parlez.  
— Ça n'a aucune importance. Je vais t'entretenir de quelque chose de très simple mais de très difficile à accomplir. Je vais te parler de *ne-pas-faire* bien qu'il n'y ait aucun moyen d'en parler parce que c'est le corps qui fait cela. »

Il me jeta des coups d'œil puis déclara que je devais concentrer toute mon attention sur ce qu'il allait dire.

Je fermai mon carnet de notes, mais à ma grande surprise il insista pour que je continue à écrire.

« *Ne-pas-faire* est tellement difficile et tellement puissant que tu ne devrais pas en parler. Au moins pas avant que tu n'aies *stoppé-le-monde*. Alors, et alors seulement tu pourras, si vraiment tu le désires, en parler à ta guise. »

Il regarda autour de lui et désigna un gros rocher.

*faire* impliqué en le rendant tel. Si tu ne savais pas son *faire*, le monde serait différent. »

Il m'examina avec curiosité. Je cessai d'écrire. Je désirai seulement l'écouter. Il continua à expliquer que sans ce « *faire* » rien ne serait plus familier autour de nous.

Il se pencha et saisit entre le pouce et l'index de la main gauche un petit caillou qu'il plaça devant mes yeux.

« C'est un galet parce que tu connais le *faire* qui sert à le rendre galet.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? » demandai-je sincèrement dérouté.

Il sourit comme s'il voulait cacher un plaisir espiègle.

« Je ne vois pas pourquoi tu es tellement dérouté. Tu as une préférence pour les mots. Avec ça tu devrais être au paradis. »

Il me jeta un regard mystérieux, leva à deux ou trois reprises ses sourcils, puis désigna le petit galet qu'il tenait devant mes yeux.

« Je dis que tu fais de cela un galet parce que tu connais le *faire* qu'il implique. Maintenant pour *stopper-le-monde* tu dois cesser de *faire*. »

Il savait que je n'avais pas encore compris et eut un sourire en hochant la tête. Il prit une brindille et s'en servit pour désigner le bord inégal du galet.

« Dans le cas de ce petit rocher, ce que *faire* fait est de le réduire à cette taille. Par conséquent ce qu'il faut *faire*, et c'est ce que fait un guerrier qui veut *stopper-le-monde*, c'est d'agrandir ce petit caillou, ou n'importe quoi, par *ne-pas-faire*. »

Il se leva, posa le galet sur un rocher et me demanda d'approcher pour l'examiner. Il me conseilla d'observer les trous et les dépressions et d'essayer d'en saisir les moindres détails. Il précisa que si je saisissais les

« Ce rocher, là-bas, est un rocher à cause du *faire*. » Nous nous regardâmes. Il eut un sourire. J'attendis une explication, mais il resta silencieux. Alors je lui avouai que je n'avais rien compris.

« C'est *faire* ! s'exclama-t-il.

— Pardon ?

— C'est aussi *faire*.

— Don Juan, de quoi parlez-vous ?

— *Faire* est ce qui rend un rocher rocher et un buisson buisson. *Faire* est ce qui te rend toi toi-même et moi moi-même. »

Je lui dis que son explication n'expliquait rien.

Il éclata de rire et se gratta les tempes.

« C'est le problème quand on parle. En parlant on mélange tout. Si on commence à parler à propos de *faire*, on finit toujours par parler de quelque chose d'autre. Il vaut mieux agir.

« Prends ce rocher, par exemple. Le regarder est *faire*, mais le voir est *ne-pas-faire*. »

Je lui avouai que ses mots n'avaient aucun sens pour moi.

« Bien sûr qu'ils en ont un ! lança-t-il. Tu es convaincu qu'ils n'en ont pas parce que c'est ta manière de *faire*. C'est ainsi que tu agis envers moi et envers le monde. »

Il désigna le rocher.

« Ce rocher est un rocher à cause de toutes les choses que tu sais faire avec lui. Je désigne cela par *faire*. Par contre un homme de connaissance sait qu'un rocher est un rocher à cause du *faire*, donc s'il ne veut pas qu'un rocher soit un rocher il n'a qu'à *ne-pas-faire*. Me comprends-tu ? »

Je ne parvenais pas à trouver le moindre sens dans ses déclarations. Il éclata de rire et une fois de plus tenta de m'éclairer :

« Le monde est le monde parce que tu connais le

détails, les trous et les dépressions disparaîtraient et je comprendrais ce que signifie *ne-pas-faire*.

« Aujourd'hui ce sacré galet va te rendre fou », dit-il.

Je dus avoir un air ébahi, car il me regarda et fut saisi d'un rire tonitruant. Puis il affecta de se fâcher contre le galet et le frappa deux ou trois fois avec son chapeau.

Je le pressai d'en dire plus en insistant sur le fait qu'il arrivait toujours à expliquer ce qu'il désirait expliquer quand il s'en donnait la peine.

« C'est vrai que je peux tout expliquer, dit-il en riant. Mais arriverais-tu à le comprendre ? »

Cette remarque me désarçonna.

« *Faire* te fait séparer le galet des gros rochers. Si tu veux apprendre à *ne-pas-faire*, disons qu'il faut que tu ailles à eux. »

Il montra l'ombre minuscule du galet, et déclara qu'il ne s'agissait pas d'une ombre mais d'une glu qui liait ce galet au rocher. Il fit demi-tour et partit en me disant qu'il reviendrait plus tard se rendre compte où j'en étais.

Pendant longtemps je fixai le galet. Je n'arrivais pas à concentrer mon attention sur les infimes détails des trous et des creux, mais l'ombre sur le rocher devint vraiment captivante. Don Juan avait raison, elle était comme de la glu. Elle bougeait et vibrait. J'avais l'impression qu'elle débordait sous le poids du galet.

Au retour de don Juan je lui fis part des résultats de mon observation.

« C'est un bon début, dit-il. Un guerrier peut découvrir beaucoup de choses dans les ombres. »

Il me conseilla de prendre ce galet et de l'enterrer quelque part.

« Pourquoi ? »

— Tu l'as regardé longtemps. Maintenant il a quel-

que chose de toi. Un guerrier tente toujours d'influencer les forces du *faire* en les transformant en *ne-pas-faire*. *Faire* consisterait à abandonner ce petit galet comme s'il n'était qu'un simple petit caillou. *Ne-pas-faire* consiste à continuer à agir avec ce galet comme s'il était quelque chose de bien plus important qu'un simple caillou. Dans ton cas, ce galet s'est imprégné de toi pendant longtemps et maintenant il est toi, et de ce fait tu ne peux pas l'abandonner n'importe où, tu dois l'enterrer. Cependant, si tu avais du pouvoir personnel, *ne-pas-faire* consisterait à le transformer en un objet-pouvoir.

— Puis-je y arriver ?

— Ta vie n'est pas assez serrée. Si tu pouvais voir, tu t'apercevrais que ta lourde anxiété a changé ce galet en quelque chose de repoussant, donc ce que tu as de mieux à faire est de creuser un trou, de l'enterrer et de laisser la terre absorber cette lourdeur.

— Don Juan, tout cela est-il bien vrai ?

— Répondre oui ou non à ta question serait *faire*. Mais puisque tu apprends à *ne-pas-faire*, il faut que je te dise qu'il importe peu si cela est vrai ou non. C'est là qu'un guerrier a un avantage sur un homme ordinaire. Un homme ordinaire se soucie de savoir si les choses sont vraies ou fausses, pas un guerrier. Un homme commun agit d'une certaine manière avec les choses qu'il sait vraies, d'une autre avec celles qu'il sait fausses. Si les choses sont dites vraies, il agit et croit en ce qu'il fait. Mais si on prétend que les choses sont fausses, il n'ose pas agir, ou il ne croit absolument pas en ce qu'il fait. Par contre, dans les deux cas un guerrier agit toujours. Si les choses sont dites vraies il agira de manière à *faire*. Si les choses sont dites fausses il agira encore mais de manière à faire le *ne-pas-faire*. Me comprends-tu ?

— Non, je ne vois absolument pas ce que vous voulez dire. »

Ses déclarations m'irritaient. Je n'arrivais pas à leur trouver le moindre sens. Je lui dis que c'était du radotage. Il se moqua de moi et déclara que même dans ce que j'aimais le plus, le bavardage, je n'avais pas un esprit impeccable. Il rit de mon commentaire qu'il caractérisa d'erroné et d'inadéquat.

« Si tu dois être une bouche seulement, sois une bouche guerrière », dit-il et il rugit de rire.

Je me sentais repoussé. Mes oreilles bourdonnaient. Une désagréable chaleur remplissait ma tête. J'étais embarrassé et j'avais sans doute rougi.

Je me levai et allai dans les buissons pour y enterrer le galet. Je revins et m'assis.

« Je t'ai un peu taquiné, dit-il, et malgré tout je sais que si tu ne parles pas, tu ne comprends pas. Pour toi parler est *faire*, mais parler est inapproprié et si tu désires savoir ce que j'entends par *ne-pas-faire*, tu n'as qu'à accomplir ce petit exercice. Puisque nous nous intéressons à *ne-pas-faire*, peu importe si tu fais cet exercice maintenant ou bien dans dix ans. »

Il me dit de m'allonger. Il saisit mon bras droit, le plia au coude et tourna ma main jusqu'à ce que la paume fût face à moi, enfin il courba les doigts comme si je tenais une poignée de porte. Alors il commença à déplacer mon bras d'avant en arrière en lui faisant décrire un cercle semblable à celui d'une bielle de locomotive.

Il expliqua qu'un guerrier exécutait ce mouvement chaque fois qu'il désirait expulser quelque chose de son corps, une maladie ou une impression désagréable. L'idée consistait à pousser et à tirer jusqu'à ce que l'on sente un objet lourd, un corps solide empêcher les mouvements de la main. Dans cet exercice, « *ne-pas-faire* » résidait dans la répétition du mouvement jusqu'à ce qu'on sente le corps lourd avec la main malgré le fait qu'il soit impossible de croire cela possible.

Je commençai l'exercice et ma main rapidement devint glacée. Je sentis une sorte de spongiosité l'envelopper, comme si je ramais dans un liquide visqueux et épais.

Soudain don Juan sursauta, empoigna mon bras pour l'arrêter. Je tremblais de tout mon corps, parcouru d'une force inconnue. Pendant que je m'asseyais il ne me quitta pas des yeux, tourna autour de moi et reprit place.

« Tu en as assez fait, dit-il. Tu pourras reprendre cet exercice un autre jour, lorsque tu auras plus de pouvoir personnel.

— Ai-je donc fait quelque chose de mal ?

— Non. *Ne-pas-faire* est réservé aux guerriers très forts et tu n'as pas encore le pouvoir de t'y frotter. De ta main tu n'attraperais que des choses terribles. Donc exerce-toi peu à peu jusqu'à ce que ta main ne se refroidisse plus ; lorsque la main reste chaude on peut vraiment sentir les lignes du monde. »

Il s'arrêta comme pour me donner le temps de le questionner, mais avant que je n'ouvre la bouche il m'expliqua qu'un nombre infini de ces lignes nous reliait aux choses. Il précisa que cet exercice de « *ne-pas-faire* » pouvait aider n'importe qui à sentir une ligne qui sortait de sa main en mouvement, une ligne que l'on pouvait placer ou jeter où l'on voulait. Il ajouta qu'il ne s'agissait que d'un exercice, car dans une situation concrète les lignes formées par la main ne dureraient pas suffisamment pour servir à quelque chose.

« Un homme de connaissance se sert d'autres parties de son corps pour produire des lignes durables. — De quelle partie du corps ?

— Les lignes les plus durables qu'un homme de connaissance puisse produire viennent du milieu de son corps, mais il peut aussi les faire avec ses yeux.

— Sont-elles réelles ?

— Certainement.

— Peut-on les voir, les toucher ?

— Disons que tu peux les sentir. Ce qu'il y a de plus difficile dans l'attitude du guerrier c'est de se rendre compte que le monde n'est qu'une sensation. Lorsqu'on *ne-fait-pas*, on sent le monde, et on sent le monde au travers de ses lignes. »

Il me dévisagea silencieusement. Il haussa ses sourcils, ouvrit ses yeux et les cligna, comme un oiseau. Instantanément je me sentis mal à l'aise. Ce fut comme si quelqu'un appliquait une pression sur mon estomac.

« Comprends-tu ? » demanda don Juan en détournant son regard.

Je dis que j'avais envie de vomir, et il me répondit sur un ton d'évidence qu'il le savait bien car il tentait de me faire sentir les lignes du monde avec ses yeux. Je refusai de croire qu'il provoquait en moi cette sensation, et le lui dis. Il m'était impossible de concevoir qu'il provoquait mon envie de vomir, puis qu'il n'avait d'aucune façon agi physiquement sur moi.

« *Ne-pas-faire* est très simple mais excessivement difficile. Le point n'est pas de le comprendre mais de le maîtriser. Voir est bien sûr le couronnement final d'un homme de connaissance, et voir ne s'obtient que lorsqu'on a *stoppé-le-monde* par la technique du *ne-pas-faire*. »

J'eus un sourire involontaire. Je n'avais rien compris.

« Lorsqu'on fait quelque chose avec des gens, reprenez-le, il faut uniquement se soucier de présenter cela à leur corps. C'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. J'ai laissé ton corps savoir. Qui se soucie de savoir si tu as compris ou non ? »

— Mais, don Juan, c'est injuste. Je désire tout

252

comprendre, sinon venir ici serait pour moi une simple perte de temps.

— Une perte de ton temps ! s'exclama-t-il en parlant mon intonation. Sans aucun doute tu es vaniteux. »

Il se leva et me confia que nous allions grimper au sommet du pic volcanique situé à notre droite.

Monter jusqu'au sommet fut pour moi extrêmement pénible car nous n'avions pas de cordes pour nous aider et nous protéger. A plusieurs reprises don Juan me conseilla de ne pas regarder vers le bas et par deux fois il dut me tirer à lui car je glissais inexorablement dans le vide. Je me sentais embarrassé. Don Juan, si vieux qu'il fut, devait m'aider. Je lui avouai que j'étais en mauvaise forme physique parce que trop paresseux pour m'entraîner ou faire des exercices. Il répliqua qu'une fois parvenu à un certain niveau de pouvoir personnel entraînent ou exercices de tous genres devenaient inutiles puisque tout ce dont on avait besoin pour être dans une forme impeccable était de s'engager en « ne-pas-faire ».

Le sommet atteint, je m'allongeai. Je me sentais malade. De la pointe du pied il me roula d'un côté à l'autre comme il l'avait déjà fait une autre fois. Peu à peu ce mouvement oscillant me revigora, mais une certaine nervosité persista, comme si d'une certaine manière j'attendais la soudaine apparition de quelque chose. Deux ou trois fois, involontairement, je jetai un coup d'œil de chaque côté. Don Juan ne disait rien mais regardait dans la même direction que moi.

« Les ombres ont quelque chose de spécial, dit-il soudain. Tu as dû te rendre compte qu'il y en a une qui nous suit. »

— Non, je n'ai rien remarqué de tel », protestai-je à haute voix.

Don Juan prétendit que malgré mon opposition entêtée mon corps avait senti notre poursuivant, et

253

d'ailleurs, me confia-t-il, être suivi par une ombre n'avait en soi rien d'extraordinaire.

« C'est simplement un pouvoir, continua-t-il. Ces montagnes en sont pleines. C'est simplement une de ces entités qui t'ont effrayé l'autre nuit. »

Je voulus savoir si je pouvais voir cette ombre. Il m'assura que pendant le jour je ne pourrais qu'en sentir la présence.

J'exigeai quelques explications, car il nommait cela ombre comme s'il s'agissait de l'ombre d'un rocher alors que ce n'était pas du tout la même chose. Il répliqua que toutes deux avaient les mêmes lignes et que par conséquent toutes deux étaient des ombres.

Il désigna un long rocher dressé devant moi.

« Regarde l'ombre de ce rocher. L'ombre est le rocher et cependant elle n'est pas le rocher. Observer le rocher pour savoir ce qu'est le rocher, c'est *faire*, mais observer son ombre c'est *ne-pas-faire*.

« Les ombres sont comme des portes, des portes à *ne-pas-faire*. Ainsi un homme de connaissance peut-il connaître l'état le plus intime d'un homme en examinant son ombre.

— Y a-t-il un mouvement dans les ombres ?

— Tu peux dire qu'il y a du mouvement dans les ombres, ou tu pourrais dire qu'on y voit les lignes du monde, ou bien que des impressions se dégagent d'elles.

— Mais comment cela peut-il être présent dans des ombres ?

— Croire que les ombres ne sont que des ombres, c'est *faire*, expliqua-t-il. C'est une croyance plutôt ridicule. Considère cela sous l'angle suivant : il y a tellement plus pour chaque chose au monde qu'il doit y avoir nécessairement plus pour les ombres aussi. Après tout, c'est simplement notre *faire* qui les fait ombres. »

Un long silence suivit Je ne savais que dire.

« La fin du jour approche, annonça don Juan en regardant le ciel. Il faut que tu te serves de cette brillante lumière du soleil pour accomplir un dernier exercice. »

Il me guida vers un endroit où se dressaient deux pitons parallèles de la taille d'un homme et séparés par un espace d'un mètre vingt à un mètre cinquante. Il s'arrêta à environ trois mètres face à l'ouest. Il marqua l'endroit où je devais me tenir debout et me dit de regarder l'ombre des pitons. Je devais les examiner en croisant mes yeux selon la technique utilisée pour chercher un lieu de repos, c'est-à-dire sans focaliser ; mais, précisa-t-il, lorsqu'on observait des ombres il fallait loucher tout en maintenant l'image parfaitement nette. Il s'agissait de superposer une ombre à l'autre en croisant les yeux. Je lui fis remarquer le peu de précision d'une telle instruction, mais il insista sur le fait qu'on ne pouvait vraiment pas décrire ce qu'il entendait.

Mon premier essai sembla condamné à l'échec. Je fis des efforts jusqu'à en avoir un terrible mal de tête. Cela ne sembla pas troubler don Juan. Il escalada une bosse en forme de dôme et de là-haut me cria de chercher deux morceaux de rochers assez petits, longs et étroits. De la main il me montra la taille désirée.

Je trouvai deux morceaux que je lui remis. Il les dressa à environ trente centimètres l'un de l'autre dans deux failles de rocher. Puis il me plaça debout face à l'ouest juste au-dessus d'eux. Il me dit de reprendre le même exercice.

Cette fois-ci ce fut bien différent. Pratiquement sur-le-champ j'arrivai à loucher et à percevoir leurs ombres individuelles comme si elles se confondaient en une seule. Je remarquai le fait que de regarder sans convergence donnait à cette ombre unique une incroyable profondeur et une transparence curieuse. Surpris, je ne la quittai pas des yeux. Sur la zone où je

focalisais chaque petit trou du rocher était parfaitement visible, et l'ombre double qui s'y surimposait sembla être un voile d'une incroyable transparence.

Par peur de perdre une image aussi tenue je n'osais pas cligner des yeux, mais à un moment donné la fatigue m'obligea à fermer mes paupières. Toutefois rien ne disparut ni ne changea, et le fait d'avoir humecté les cornées rendit l'image encore plus claire. Je remarquai que c'était comme si de très haut j'observais un monde que je n'avais jamais vu auparavant. Je me rendis compte que je pouvais balayer des yeux les environs de l'ombre sans perdre la qualité de ma vision. Alors, pendant un instant, j'oubliai que je regardais un rocher. J'eus l'impression d'entrer dans un monde bien plus vaste que tout ce que j'aurais jamais pu concevoir. Cela ne dura qu'une seconde, et la vision s'évanouit. Automatiquement je levai les yeux et vis don Juan face à moi debout au-dessus des deux cailloux. Ainsi il cachait de son corps la lumière du soleil.

Je lui décrivis cette sensation inhabituelle. Il m'expliqua qu'il avait dû l'interrompre car il « voyait » que j'étais sur le point de me perdre dans cette vision. Il ajouta que tout homme avait une tendance naturelle à se laisser aller lorsqu'il éprouvait une sensation de cette sorte. En m'abandonnant j'avais presque changé le « ne-pas-faire » en mon « faire » familier. Il précisa que j'aurais dû maintenir cette vision sans toutefois y succomber, car d'une certaine manière « faire » était une façon de succomber.

Je me plaignis qu'il aurait dû m'indiquer ce que je devais atteindre et ce qu'il fallait faire, mais il répliqua qu'il n'y avait pour lui aucun moyen de savoir si je réussirais ou non à surimposer les ombres. J'avouai être encore plus dérouté qu'auparavant par le « ne-pas-faire ». Il déclara que je devrais me satisfaire de ma réussite, car pour une fois j'avais agi

correctement. En réduisant le monde je l'avais agrandi, et bien que très éloignée de la sensation des lignes du monde, mon utilisation des ombres en tant que portes du « ne-pas-faire » avait été adéquate.

Avoir élargi le monde en le rétrécissant me surprénait. Tels qu'ils m'étaient apparus dans la zone bien nette de ma vision, les détails du rocher poreux avaient eu une telle intensité et une telle précision que le sommet arrondi du caillou devint pour moi un monde immense, alors qu'il ne s'agissait que d'une vue réduite à l'extrême. Au moment où don Juan intercepta la lumière, je vis exactement comme à l'ordinaire, les détails si précis s'estompèrent, tout perdit cette luisante transparence qui transformait le caillou en un monde réel.

Don Juan prit les deux cailloux, les déposa doucement dans une profonde faille du rocher, et prit place face à l'ouest, assis en tailleur sur l'endroit où ils avaient été dressés. Il tapota de la main le rocher à sa gauche et me dit de m'asseoir.

Un long moment s'écoula sans un mot. Toujours en silence, nous mangeâmes.

Une fois le soleil couché, il se tourna soudain vers moi et me demanda si j'avais progressé en « rêvant ».

Si au début cette technique avait été facile, je dus reconnaître que pour l'instant je n'arrivais plus à trouver mes mains dans mes rêves.

« Lorsque tu as commencé à rêver, tu as utilisé mon pouvoir personnel, c'est pour cela que c'était plus facile. Maintenant tu es vidé. Cependant il faut que tu continues à pratiquer jusqu'à ce que tu aies assez de pouvoir personnel. Vois-tu, rêver constitue le *ne-pas-faire* du rêve. L'astuce est de continuer sans cesse à chercher tes mains, même si tu crois que ce que tu fais n'a aucun sens. En effet, et je te l'ai déjà dit, un guerrier n'a pas besoin de croire parce que, aussi

longtemps qu'il s'efforce d'agir sans croire, il pratique le *ne-pas-faire*. »

Nous croisés nos regards.

« Je ne peux rien te dire de plus à propos de *réver*. Tout ce que je pourrais dire serait du *ne-pas-faire*. Si tu te lances directement dans le *ne-pas-faire*, tu sauras toi-même comment agir en *révant*. Malgré tout il est maintenant essentiel que tu trouves tes mains, et je suis certain que tu y arriveras.

— Je n'en suis pas sûr, don Juan. Je n'ai pas confiance.

— Cela n'a rien à voir avec la confiance quelle qu'elle soit. Toute l'entreprise réside dans le combat du guerrier. Tu vas continuer à combattre, et si ce n'est pas sous ton propre pouvoir ce sera peut-être à cause du choc de la rencontre avec un adversaire valable, ou bien avec l'aide de certains alliés, par exemple celui qui te suit. »

Mon bras droit effectua un mouvement incontrôlé. Don Juan constata que mon corps en savait beaucoup plus que je ne pensais puisque la force qui me poursuivait était justement à ma droite. D'un ton confidentiel il me révéla que par deux fois dans la journée cet allié était venu si près de moi qu'il avait dû intervenir lui-même et l'arrêter.

« Pendant le jour les ombres sont les portes du *ne-pas-faire* mais la nuit, puisque très peu de *faire* l'emporte dans le noir, tout est une ombre, même les alliés. Je t'ai déjà dit cela lorsque je t'ai enseigné la marche de pouvoir. »

J'éclatai de rire et mon propre rire m'effraya.

« Tout ce que je t'ai enseigné jusqu'à ce jour était une recette du *ne-pas-faire*. Un guerrier applique le *ne-pas-faire* à toute chose au monde, et cependant je ne peux pas t'en dire plus que ce que je t'ai dit aujourd'hui. Il faut que tu laisses ton propre corps découvrir le pouvoir et la sensation du *ne-pas-faire*. »

Un rire nerveux me secoua.

« Il est stupide de mépriser les mystères du monde uniquement parce que tu connais le *faire* du mépris », dit-il d'un air profondément sérieux.

Je l'assurai que je ne méprisais rien ni personne ; j'étais seulement plus nerveux et plus incapable qu'il ne croyait.

« J'ai toujours été ainsi, avouai-je. Et pourtant je désire changer. Mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je suis tellement inadapté.

— Je n'ignore pas que tu penses que tu es pourri, dit-il, et ça c'est ton *faire*. Maintenant pour modifier ce *faire*, je te recommande d'apprendre un autre *faire*. A partir de cet instant et pour huit jours, je veux que tu te mentes à toi-même. Au lieu de raconter la vérité, que tu es laid, pourri jusqu'à la moelle, inadapté, tu te raconteras que tu es exactement le contraire tout en sachant que tu mens et qu'il n'y a aucun espoir pour toi.

— Mais pourquoi mentir ainsi, don Juan ?

— Cela pourrait te fixer dans un autre *faire* et alors tu pourrais te rendre compte que les deux *faire* sont des mensonges, qu'ils sont irréels, et que prendre l'un d'eux comme point d'articulation de la vie n'est qu'un gaspillage de temps, parce que la chose réelle est l'être qui en toi devra mourir. Parvenir à cet être est le *ne-pas-faire* du soi. »